

## LE MARÉCHAL BUGEAUD.

*Esse et Arato.*

Devise du Maréchal Bugeaud.

Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie naquit à Lamoges, le 15 Octobre 1781. Son père était d'une naissance obscure, mais sa mère appartenait à une illustre famille d'Irlande qui suivit l'infortuné Jacques II en France. Engagé à l'âge de vingt ans dans le corps des *velites*, Bugeaud se trouva à la fameuse bataille d'Austerlitz où sa valeur lui mérita les galons de caporal de grenadiers; l'année suivante, il obtint, dans la campagne de Pologne, l'épaulette de sous-lieutenant; ensuite, il fut successivement nommé capitaine de ligne, chef de bataillon, major, enfin lieutenant-colonel. Chacun de ces grades était le prix d'une blessure, d'une action éclatante. Mais ce fut surtout dans la guerre d'Espagne qu'il se fit une grande réputation militaire qui lui valut l'estime du maréchal Suchet. La première restauration l'avait nommé colonel, ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher à Napoléon qui l'envoya à l'armée des Alpes.

Ce fut dans cette campagne qu'avec son seul régiment il défait dix mille Autrichiens dont huit cents furent fait prisonniers et deux mille tués. Bientôt après la seconde restauration le punissait de sa défection en le renvoyant à demi-solde dans ses foyers.

Alors l'illustre colonel arrêté à trente ans dans une carrière qui lui promettait les plus brillants succès, résolut de gagner avec la charrue la gloire que l'épée lui refusait. Il entreprit donc de réformer l'agriculture dans son canton, et ses efforts furent si heureux que cette contrée, naguère si pauvre, devint une des plus florissantes de France. Déjà même il avait reçu le titre de général en chef des agriculteurs Limousins et Périgourdiens, lorsque la révolution de 1830 appela le colonel Bugeaud sur un nouveau théâtre de gloire.

A son avènement au trône, Louis Philippe le nomma maréchal et l'envoya en 1835 en Afrique où la victoire favorisa constamment ses armes, Abdélkader défait à Sidrak ne dut salut qu'au traité de Tafna.

En 1836, Abdel-Kader ayant de nouveau pris les armes, Bugeaud fit en quatre ans la conquête de l'Algérie, qu'il couronna par la brillante victoire d'Isly, où, avec 1800 chevaux, 8500 hommes d'infanterie, il défait 30,900 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie.

Dans la harangue qu'il adressa à ses troupes avant le combat, il termine par cette métaphore éloquentes: "vous pénétrerez au milieu de cette multitude, vous la fendrez comme un vaisseau fend les ordes, vous frapperez et marcherez sans

regarder derrière vous, et tout disparaîtra avec une facilité qui vous étonnera vous-mêmes." Cette victoire lui valut le titre de duc d'Isly.

L'infortuné maréchal a succombé l'année dernière à une attaque de choléra laissant trois enfants, un fils et deux filles pour perpétuer son nom.

Voici le portrait qu'un écrivain nous trace du maréchal: " Il est grand, vigoureux; il a l'œil très-clair et le teint coloré; le front haut, une physionomie empreinte de vivacité, de simplicité, et de franchise, un laisser-aller un peu soldatesque dans les manières, et un goût très prononcé pour les harangues.

—0000—

## FRONTENAC.

C'est encore un nom à distinguer parmi ceux qui gouvernèrent le pays sous la domination française, et dont l'administration se trouve marquée par une vigilance et une capacité qui ne se démentirent jamais. Louis de Buade, comte de Frontenac, petit fils d'un chevalier des ordres, et lieutenant-général des armées du roi, fut envoyé dans la Nouvelle-France par Louis XIV, pour succéder à Mr. de Courcelles, il arriva en 1672. Il trouva le pays réduit à un état alarmant par suite des déprédations de la fameuse confédération Iroquoise, qui, incitée par les Anglais, avait juré d'anéantir le nom français en Canada.

Convaincu que la colonie ne pourrait goûter aucun repos, tant qu'elle craindrait d'avoir toujours ces ennemis sur les bras, il entreprit de les soumettre ou bien de les forcer à demeurer neutres, et montra dès les commencements, ce que l'on pouvait attendre de sa vigueur et de sa fermeté. Mais la faiblesse de ses moyens et l'infidélité des sauvages dans l'observance des traités, empêchèrent ses efforts d'être toujours couronnés d'un égal succès. Il échoua aussi dans une entreprise contre la Nouvelle-York, par le manque d'activité de la part de ceux qui furent chargés d'équiper les vaisseaux, et par des vents contraires et des brumes presque continuelles. Cependant il répara glorieusement ce défaut de réussite dans cette entreprise, par la manière dont il défendit Québec assiégé en 1690 par Guillaume Phips, amiral de la flotte anglaise. Il montra dans la fortification et la défense de cette place tout l'art et toute l'habileté d'un guerrier consommé. Après avoir perdu près de six cents hommes de ses meilleures troupes d'élite, Phips fut contraint de lever honteusement le siège, et d'abandonner neuf de ses vaisseaux avant de sortir du fleuve par suite de la maladie et de la mort de leurs équipages. Ainsi, Phips perdit toute

envie de faire de nouveau le siège de Québec; car, après avoir brûlé jusqu'à sa dernière amorce, il eut, pour tout avantage, la mortification de voir ses vaisseaux tout criblés de boulets, et son drapeau tomber entre les mains des Français qui le transportèrent à la cathédrale.

Avec un génie vif et pénétrant, avec un esprit fécond, Frontenac ne laissait pas d'avoir de grands défauts. Son caractère hautain et ambitieux, cette prétention de ne vouloir reconnaître d'autre autorité que lui-même, contrastaient grandement avec cette exactitude qu'il faisait paraître au dehors. La conduite blâmable qu'il tint envers l'intendant de la colonie et le procureur-général est une tache qui diminue son mérite et la réputation qu'il s'est acquise. En effet, il alla jusqu'à regretter de n'avoir pas fait emprisonner le premier qui venait de partir pour la France; mais il se dédommagea en quelque sorte en exilant le second de sa seule autorité. Souvent le désir du bien public ne l'emportait pas sur cette humeur qu'il faisait paraître à l'égard de ceux qui lui semblaient ternir par leurs exploits l'éclat de ses belles actions. L'histoire aura aussi à lui reprocher ses préventions injustes envers l'abbé de Salignac Fénelon, qui fut jeté en prison par ses ordres, et envers le gouverneur de Montréal, M. Perrot, qui fut interdit. " Le Comte de Frontenac, nous dit le bon Charles-voix, eût pu être un grand prince, si le ciel l'avait placé sur le trône; mais il avait des défauts dangereux dans un sujet qui ne s'est pas bien persuadé, que sa gloire consiste à tout sacrifier pour le service de son souverain, et pour l'utilité publique." L'on voit donc par ce que nous en dit cet historien, s'il eut tout le courage et la constance de Champlain, il n'héritait pas également de son désintéressement et de sa modération.

Quoiqu'il en soit, si l'on considère la situation critique où il trouva le pays, et la dextérité avec laquelle il sut gérer les affaires, on s'apercevra aisément qu'il était difficile de le remplacer. Aussi la postérité reconnaîtra qu'avec la gloire d'avoir soutenu le Canada contre les attaques multipliées de ses nombreux ennemis, il eut encore le mérite d'avoir singulièrement contribué à son avancement. D. D.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes, chez M. Adolphe Legaré. Agent à la petite salle, M. Alfred Thibodeau.

P. A. MARMET, *Gérant*.